

# paroles d'adultes

## Essai de définitions

*On dit d'un fleuve qu'il est violent parce qu'il emporte tout sur son passage, mais nul ne taxe de violence les rives qui l'enserrent.*

Berthold Brecht

Qu'entendons-nous quand nous parlons de violence?

Est-ce violence au singulier ou au pluriel? Vérifions quelques définitions de ce mot, entre subjectivité et objectivité, selon le contexte de culture, d'époque, des valeurs sociologiques et psychologiques...

Si nous consultons Universalis, la définition de la violence, au sens premier, se réfère à des comportements et à des actions physiques. Il y a des faits, tels que la torture, l'exécution que nous considérons tous comme violents; d'autres dépendent du contexte historique et culturel. La violence domestique, par exemple, restait "invisible" et a été pendant longtemps considérée comme normale.

L'approche juridique tente de définir plus précisément le terme. Il ne s'agit plus de la violence, mais de violences: "Actes par lesquels s'expriment l'agressivité et la brutalité de l'homme dirigés contre ses semblables et leur causant des lésions ou des traumatismes plus ou moins graves".

Mais cette définition se réfère aussi à la norme, celle de "l'intégrité de la personne" et n'est donc pas une valeur absolue. Ainsi, les juristes cherchent à traiter la diversité des cas de manière plus appropriée: identification des faits, exactitude de l'incrimination, évaluation de la nuisance sociale, proportionnalité des peines.

Vu son origine et son évolution dans le temps, ce qu'on entend par la violence concerne aussi bien les éléments que les êtres vivants et caractérise un abus qui se manifeste avec une force intense, brutale et sans relation à l'autre. Or, cette définition se réfère généralement à la violence physique. Comme le dit Jean-Claude Chesnais, dans son ouvrage *Histoire de la violence*, "la violence n'est pas une, mais multiple. Mouvante, souvent insaisissable, toujours changeante, elle désigne - suivant les lieux, les époques, les circonstances, voire les milieux - des réalités très différentes". Et il ajoute: "Vouloir l'enfermer dans une définition fixe, simple, c'est s'exposer à la réduire et à mal comprendre l'évolution de sa spécificité historique. Le problème est qu'il ne faut pas seulement appréhender des actes de violence aux contours et aux effets définis, mais aussi des situations ou états de violence".

Dès lors, si nous essayons de définir, concrètement, un acte de violence, on se heurte obligatoirement au problème du choix des critères et du cadre de référence que l'on se donne. Un acte n'apparaît jamais aussi violent pour son auteur que pour sa victime, affirme Martine Timsit-Berthier, neuro-psychiatre. C'est avant tout un acte de transgression. Et, il ne peut être jugé comme violent qu'en référence à des normes, à une situation et à un contexte. Ainsi, le même acte pratiqué sur un terrain de rugby, dans une cour d'école ou à la chambre des députés ne sera pas considéré de la même façon comme un acte de violence. La notion de violence comporterait donc deux aspects dont l'un est identifiable (les effets de la force physique) et l'autre plus difficile à saisir (l'atteinte à des normes).

Une autre définition possible serait alors: "Il y a violence quand, dans une situation d'interaction, un ou plusieurs acteurs agissent de manière directe ou indirecte, en une fois ou progressivement, en portant atteinte à un ou plusieurs autres à des degrés variables soit dans leur intégrité physique, soit dans leur intégrité morale, soit dans leurs possessions, soit dans leurs participations symboliques et culturelles".

Nous pouvons aussi, selon Nelly Derabours, considérer la violence comme une des dimensions fondamentales de la personne humaine qui est habitée à la fois par des pulsions de vie et de mort. Assimilable à l'instinct de survie, cela ne vise pas au plaisir mais à la défense de soi. La violence instinctuelle primaire est distincte de l'agressivité et de la haine. Cela pourrait être vu comme une résurgence de peurs archaïques et illustrerait alors la notion de légitime défense, dans laquelle le recours à la violence est admis.

Il est cependant nécessaire d'ouvrir notre vision de la violence au social. La notion de violence symbolique, développée par Pierre Bourdieu, éclaire toutes les difficultés soulevées par la définition des critères qui permettent de décider de la violence d'un acte. "La violence symbolique nécessite et engendre la participation des dominés à leur propre soumission", explique Jean-Michel Landry. "Il ne s'agit cependant pas d'une relation de servitude volontaire puisqu'ici, l'assujettissement est inconscient et non-réfléchi".

La violence symbolique s'exprime à la fois, de façon objective par des règles, des lois, des mécanismes de régulation sociale et de façon subjective, dans les esprits, sous forme de pensées, de schèmes de perception. Elle est l'aboutissement d'un processus qui s'élabore à la fois dans les institutions et dans les mentalités. Cette violence symbolique apparaît alors comme la somme d'une superposition d'expériences étalées dans l'histoire bien qu'elle se considère comme "naturelle", allant de soi.

À la différence de la violence physique, cette violence est invisible. C'est une forme de pouvoir qui s'exerce sur les corps et les esprits directement, en dehors de toute contrainte physique. La plus grande violence serait ainsi celle du langage et paradoxalement, la plus grande liberté proviendrait de notre capacité à inventer de nouveaux symboles.

"Ma définition de la violence, écrit Charles Rozjman dans *Transformer la violence en conflit*, est plus systématique. Pour moi, on est violent à partir du moment où l'on refuse de considérer l'autre comme un partenaire, comme un frère d'humanité: on le méprise (le mépris est une violence), on le fuit (la fuite et l'indifférence sont une violence), on l'agresse, on lui attribue tous les torts et toutes les responsabilités, on le diabolise.

La violence est le contraire de la coopération. En revanche, la coopération n'exclut pas le conflit, car celui-ci permet de considérer son adversaire comme un alter ego avec lequel on est en désaccord et non pas comme l'incarnation du mal face à laquelle aucune négociation n'est possible. En réalité, paradoxalement, il n'y a pas de conflits entre ceux qui sont séparés par la violence; il n'y a d'ailleurs pas d'espaces où ils peuvent se parler. Il y a seulement un grand silence interrompu de temps à autre par des éclats de voix.

Dans les quartiers de banlieue, cette violence-là existe entre les institutions et la population, entre les institutions, entre les différents niveaux hiérarchiques à l'intérieur de chacune d'entre elles, et entre les différentes franges de la population. Elle se manifeste par une grande difficulté à vivre ensemble, à travailler ensemble et à résoudre ensemble les problèmes de la vie quotidienne."

Hélène Cordier.